

0016

1975
5

AUCOPT

Note de Synthèse

Ecole Nationale Supérieure des Bibliothèques



Marie-Hélène AUOPT

Juin 1975

Sous la direction
de
M. Pierre GUILLOT

La Vie musicale lyonnaise, d'après le dépouillement

des comptes-rendus des concerts dans la

REVUE FRANCAISE DE MUSIQUE

(1912 - 1914)

fondée et dirigée par Léon VALLAS

10568

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	p. 1
PREMIERE PARTIE : Léon Vallas, directeur et fondateur de la " <u>Revue française de musique</u> "	
A) Biographie	p. 5
B) Ses relations avec le monde musical	p. 6
DEUXIEME PARTIE : La vie musicale à Lyon	
A) Sociétés de concerts	p. 11
B) Concerts et interprètes	p. 14
C) Goûts du public	p. 17
TROISIEME PARTIE : Etude de quelques articles	
A) Les différents articles	p. 23
B) Articles des collaborateurs de Vallas	p. 23
C) Articles de Vallas	p. 25
CONCLUSION	p. 28
Bibliographie	p. 31

N.B. Dans les notes de bas de page, la Revue française de musique sera abrégée en R.F.M.

I N T R O D U C T I O N



La vie musicale d'une ville, comme son activité théâtrale ou cinématographique, se reflète habituellement dans les critiques de spectacles ou de concerts. Pour la période 1912 - 1914, nous avons la chance de pouvoir consulter une revue de musique assez complète, comprenant critiques et articles de fond et traduisant assez fidèlement l'atmosphère musicale de Lyon. Cette revue, fondée en 1903 par Léon Vallas, sur lequel nous reviendrons plus longuement, s'est tout d'abord appelée "Revue musicale de Lyon"; puis, abandonnant son titre peut-être trop spécifiquement régional, elle devient, le 1er Mars 1912, la "Revue française de musique"⁽¹⁾ Elle s'interrompt en Mai 1914, au moment de la guerre, et reparaît sous le titre de "Nouvelle revue musicale" de 1920 à 1925, en 1928 et 1929.

Pour la période qui nous intéresse ici, 1912 à 1914, cette revue est bimensuelle du 15 Octobre au 15 Avril, et mensuelle du 15 Avril au 15 Septembre, ce qui correspond au ralentissement de la vie musicale pendant l'été. Elle se présente sous la forme de fascicules d'une cinquantaine de pages, d'un format de 29 cm. Son fondateur et rédacteur en chef, Léon Vallas, expose dans son premier numéro les buts de sa revue⁽²⁾: "...nous nous contenterons d'affirmer notre intention de publier une revue parfaitement indépendante et dont la lecture puisse tenir les amateurs au courant de toute l'activité musicale française." Propos ambitieux s'il en fut! Il précise par ailleurs⁽³⁾ qu'il ne "sacrifie pas la province à Paris", et

...

(1) Bibliothèque municipale de la Part-Dieu, 30 Bd Vivier-Merle, 69003 LYON. Cote : 158.547

(2) Revue française de musique : 10e année n°1 (Mars 1912) p.1

(3) Ibidem, 11e année n° 1/2 (Nov. 1912) p. préliminaire.

ajoute, par un souci de publicité bien excusable, que sa revue "publie régulièrement des oeuvres musicales qui représentent plus de trois fois le prix de l'abonnement"(Celui-ci était de 10 francs par an). C'est donc par cette revue, dont quelques fascicules n'ont jamais été publiés, et par la personnalité de son directeur, que nous allons essayer de nous représenter l'atmosphère musicale à Lyon de 1912 à 1914.

PREMIERE PARTIE

LEON VALLAS, directeur et fondateur
de la "Revue française de musique"

Léon Vallas, critique et musicographe, fut à la fois le fondateur, le directeur, le rédacteur en chef, ...et l'âme de cette revue, à laquelle il donna sa personnalité. Né à Roanne (Loire), le 17 Mai 1879, il vint à Lyon en 1897 dans le but d'y faire des études de médecine; mais il les abandonna en 1903 pour fonder, au mois d'Octobre, sa "Revue musicale de Lyon". En 1905 il organise, avec sa femme Paule de Lestang - qui était chanteuse, claveciniste et pianiste, qui fut surtout son "professeur" de musique, et à laquelle il dut la plus grande partie de sa formation musicale, tant sur le plan technique que sur le plan de l'éducation du goût - des séances de musique de chambre ancienne et contemporaine, les Petits Concerts, axées principalement sur la musique française. Il soutint une thèse de doctorat ès Lettres devant l'Université de Lyon en 1908 ; elle avait pour titre : "La Musique à Lyon au XVIIIe siècle. T.1 La Musique à l'Académie". Les tomes suivants ne furent jamais publiés, mais il reprit l'ouvrage entier à l'occasion de sa thèse d'Etat, en 1919, sous le titre "Un siècle de musique et de théâtre à Lyon, 1688-1789" , publié en 1932.

Dans cette même Université de Lyon, il créa en 1908 un cours libre d'histoire de la musique, où il professa jusqu'en 1911, comme il le fit en Sorbonne en 1929 et 1930. Entre 1912 et 1931, il enseigna la même discipline au Conservatoire de Lyon. Entre 1925 et 1928, il dirigea à Paris des séances hebdomadaires de vulgarisation et de polémique musicales, la "Musique vivante". Pendant la période 1925 - 1935, il alla aux Etats-Unis et au Canada pour y faire des conférences, portant principalement sur Debussy, et il donna également des cours à l'Alliance française de New York en 1930 et 1931. En 1938, il devint directeur de la musique à la station de la radio régionale de Lyon, et la même année, il fut élu président de la Société de Musicologie ; il allait le rester jusqu'en 1943. Il mourut à Lyon le 9 Mai 1956.

Outre ses thèses déjà citées, Léon Vallas a publié d'assez nombreuses études sur des musiciens, en particulier sur

...

Claude Debussy, et Vincent d'Indy. On peut citer, entre autres :

- "Lyon au temps jadis. Le théâtre et la ville, 1694-1712",
Lyon, 1919.
- "Les Idées de Claude Debussy, musicien français", Paris, 1927
- "Claude Debussy et son temps!...", Paris, 1932
- "Vincent d'Indy!...", Paris, 1946
- "La Véritable histoire de César Franck, 1822-1890", Paris,
1952

Il ne faut pas oublier non plus, qu'après avoir été critique au "Tout Lyon" avec Paul Duvivier, il entra au journal "Le Progrès" comme critique musical en 1919, et qu'il occupa ce poste jusqu'à sa mort en 1956. Mais il faut reconnaître que ses ouvrages, par leur manque d'originalité, n'ont pas apporté un éclairage nouveau sur la connaissance des musiciens.

Léon Vallas, n'ayant pas eu de formation musicale à proprement parler, et n'étant pas pourvu, à ce qu'il semble, d'un sens musical très développé, s'est entouré de collaborateurs et de conseillers avertis, qui l'ont beaucoup aidé et beaucoup influencé. Il faut naturellement citer en tout premier lieu sa femme, Paule de Lestang : celle-ci avait une formation musicale complète ; elle fut chanteuse, pianiste, claveciniste, et c'est en grande partie par son intermédiaire que Vallas finit par acquérir une sorte de culture musicale. Il est à peu près certain qu'elle l'a beaucoup aidé dans la rédaction de ses articles critiques, et pour ses jugements musicaux, car elle avait un goût musical plus sûr. Même sur le plan de la technique pure, Vallas était incapable, par exemple, de restituer des pages musicales. Là encore, sa femme put lui être d'un grand secours. Nous savons qu'elle eut du succès en tant qu'interprète, indépendamment du fait que certaines louanges qui lui étaient adressées, l'étaient peut-être pour plaire au critique Vallas. Son grand triomphe fut un concert qu'elle donna à Paris en 1912, avec les compositeurs eux-mêmes : Ravel, Roussel, Debussy. Il n'est plus

...

étonnant que l'on retrouve, dans certains articles de la Revue, des critiques élogieuses de ses concerts. A ses débuts dans le métier de critique, Vallas fut également bien aidé, même pour la rédaction de ses articles, par un médecin criminologiste, Edmond Locard.

En dehors de son entourage immédiat, Vallas eut de nombreuses relations épistolaires avec des critiques, parisiens pour la plupart. Nous avons eu la chance de pouvoir consulter une partie de cette correspondance⁽⁴⁾, fort intéressante et fort instructive pour l'étude des rapports qui pouvaient exister entre le monde musical lyonnais, et la ville qui était déjà le centre de toutes les activités musicales, nous voulons dire Paris. Quelques unes de ces lettres répondaient à des questions posées par Vallas sur l'histoire de la musique ou des musiciens. Le critique (femme) Michel Brenet⁽⁵⁾ répond à des questions de Vallas sur l'histoire de la musique à Lyon, et lui fait savoir qu'il n'a pas trouvé d'erreur dans son volume sur "La Musique à Lyon au XVIIIe siècle". Julien Tiersot⁽⁶⁾ lui donne des indications précises, sur sa demande, pour organiser une audition de chansons populaires, et un exemple de programme. En revanche, Adolphe Boschot⁽⁷⁾ s'adresse à Vallas pour lui demander des renseignements complémentaires sur Berlioz, et le féliciter de ses articles. D'autres critiques, comme Calvocoressi, dont nous reparlerons plus loin, Joseph de Marliave (époux de Marguerite Long) lui écrivent pour lui proposer leurs articles sur des musiciens qu'ils aimeraient voir paraître dans la revue de Vallas. Jules Ecorcheville⁽⁸⁾, de la Société internationale de musique, lui adresse de chaleureuses félicitations et lui demande comment la ville de Lyon a pu faire édifier une salle de concerts, la Salle Rameau, réussite qui a suscité un mouvement d'envie dans les autres provinces. Nous voyons déjà là l'importance de la Revue du point de vue local, et dans le monde des critiques.

...

(4) Lettres autographes adressées à Vallas : Bibliothèque municipale de la Part-Dieu, ~~mais~~ non cotées

(5) Voir Lettre p. 20 du 3 Juin 1908

(6) Voir Lettre p. 195 du 28 Septembre 1904

(7) Voir Lettre p. 13 du 15 Décembre 1906

(8) Voir Lettre p. 233 du 19 Novembre 1908

Nous trouvons également dans cette correspondance des lettres de musiciens, de compositeurs, comme Vincent d'Indy, Guy Ropartz, Darius Milhaud, Ingelbrecht, George Migot, Antoine Mariotte ; les lettres de ce dernier sont extrêmement vivantes et amicales, et font allusion à de nombreuses rencontres entre eux. Il remplaça d'ailleurs Vallas pour certains de ses cours d'Histoire de la musique au Conservatoire de Lyon⁽⁹⁾. Il faut probablement penser que les fréquentes relations que Vallas avait avec des musiciens confirmés, durent avoir une excellente influence sur la formation de sa culture musicale.

Dans une lettre d'Edouard Commette⁽¹⁰⁾, musicien lyonnais, qui était l'organiste de Saint-Jean, et qui fut professeur au Conservatoire de Lyon, on apprend que Vallas n'hésitait pas à faire de la publicité, lors de ses propres concerts, pour un récital donné par Commette, en en distribuant le programme, et qu'il lui prêtait également des partitions. C'est la seule indication que nous ayons trouvée dans ces lettres, sur la protection et l'aide que Vallas apportait aux musiciens lyonnais ; mais nous verrons aussi que dans les articles de sa revue, il avait tendance à favoriser les Lyonnais par de bonnes critiques.

Une fausse note toutefois dans le concert de félicitations contenues dans ces lettres : Gabriel Grovlez⁽¹¹⁾, chef d'orchestre parisien, lui reproche d'avoir fait une mauvaise critique, non sur son concert en entier, mais sur un de ses collaborateurs dans ce concert, qui était la création à Paris en 1912, du "Festin de l'Araignée" d'Albert Roussel ; car il estime que cette critique défavorable lui a également été préjudiciable.

Tout ceci, ainsi que des lettres de remerciement pour des critiques favorables, et de nombreuses demandes de fascicules ou de tirés à part de la Revue, émanant souvent de Paris, et même de Genève - de Becker, qui fit don d'une partie de sa bibliothèque musicale à la Bibliothèque municipale de Lyon - nous conduit à affirmer que la "Revue française de musique" avait non

...

(9) Voir Lettres p. 115 à 118, Janvier-Février 1914

(10) Voir Lettre p. 39 du 10 Décembre 1922

(11) Voir Lettre p. 77 du 4 Août 1913

seulement un impact local important, mais également (et ceci malgré le caractère artisanal de la diffusion de la revue, dont Vallas s'occupait en personne) sur le plan national, en particulier parisien ; les compositeurs attachaient beaucoup d'importance aux critiques qui y étaient publiées, et qui leur faisaient une publicité importante pour la suite de leur carrière.

DEUXIEME PARTIE

La Vie Musicale à Lyon

Une partie de cette revue est consacrée à plusieurs chroniques provinciales, constituées de comptes-rendus critiques de concerts, dont la chronique lyonnaise, qui nous permet de brosser un tableau assez complet de ce qui existait alors à Lyon comme associations ou sociétés de concerts. Un chef d'orchestre et compositeur lyonnais, bien que né à Mostaganem en 1867, a joué un grand rôle dans la promotion du mouvement artistique musical à Lyon à cette époque : Georges Martin dit Witkowski; ~~En~~ 1902, il fonde une société chorale mixte, la "Schola Cantorum", qui reprend la tradition des deux Sainte-Cécile de Louis-Alphonse d'Holtzem et de Léon Reuchsel, et qui a pour but de faire revivre les grands oratorios (Notons que la Schola Witkowski existe encore aujourd'hui à Lyon). En 1905, alors que les Lyonnais étaient dégoûtés par plusieurs tentatives malheureuses de créer des concerts symphoniques, il donne naissance à la "Société des Grands Concerts", dont il fut longtemps le directeur apprécié, comme le montrent les articles élogieux sur les interprétations de son orchestre, la fréquentation du public à ses concerts et l'éclat exceptionnel reconnu aux "Grands Concerts" en Novembre 1913. En 1908, il a également contribué à la construction de la Salle Rameau, dont nous avons parlé plus haut, et qui existe encore de nos jours. Il fut directeur du Conservatoire de Lyon de 1924 à 1941. Ce partisan de l'Ecole Franckiste, disciple de Vincent d'Indy, composa deux opéras, un oratorio laïc "Le Poème de la maison", de la musique symphonique et de la musique de chambre. Ravel lui reprochait des rythmes et des harmonies artificiels, mais le qualifiait de musicien vibrant et profond.

L'autre grand pôle de l'activité musicale lyonnaise, était bien sûr le Grand Théâtre, l'actuel Opéra. Au début de la période qui nous intéresse, il est dirigé par Henri Valcourt, jusqu'en Avril 1912, date à laquelle il est remplacé

...

par Gaston Beyle. Les articles de la revue sont assez durs pour ces directeurs, surtout pour le premier : on l'accuse de faire venir trop souvent des interprètes de l'extérieur, ce qui est peut-être une conséquence de la pénurie de bons éléments dans la troupe de l'Opéra ; de faire jouer davantage Meyerbeer, Gounod et Massenet, que Mozart ou Gluck ; enfin, et surtout, de "coûter cher"! A la nomination de Gaston Beyle, lyonnais lui aussi, il y eut un espoir de changement, vite déçu : malgré un début de saison prometteur, dès Mars 1913 le niveau baissait déjà, et au début de la saison suivante, en Novembre 1913, on juge "la situation insupportable et scandaleuse"⁽¹²⁾, découlant d'une mauvaise gestion et d'une mauvaise exploitation des crédits.

Gaston Beyle avait effectivement engagé des frais importants, au début de son "règne", et changé la direction des orchestres, que deux chefs se partageaient également : Messieurs Ryder, spécialisé dans la musique allemande, et Bovy, pour les musiques française et italienne ; la critique de la revue (probablement Vallas lui-même) reproche à ce dernier de diriger mal et sans rythme un orchestre symphonique vieux et mauvais. José Lassalle dirigea aussi l'orchestre pendant quelque temps.

D'autres reproches ont également été faits au Grand Théâtre, notamment à propos des conditions financières faites aux interprètes, ce qui nuit évidemment à la qualité de ceux-ci. La subvention n'atteint pas la moitié de celle de l'Opéra de Paris, et les chanteurs sont mal payés, par rapport à la moyenne des tarifs parisiens, fixés selon les rôles et les emplois : un ténor parisien touchait autour de 6.000 francs par mois, alors que le ténor de l'Opéra de Lyon, M. Verdier, touchait 5.600 francs⁽¹³⁾. D'autre part, on trouve de nombreuses critiques de la mise en scène : on peut lire, à propos d'une mise en scène de Siegfried : "...il faut bien reconnaître qu'elle mérite une seule épithète : celle de ridicule."⁽¹⁴⁾ Et pourtant en 1912, le Grand Théâtre avait été remis à neuf, les statues des muses remises en place, l'éclairage amélioré, les tentures rouge et or

...

(12) R.F.M. 12e année n° 3 (Nov. 1913) p. 112

(13) R.F.M. 12e année n° 3 " "

(14) R.F.M. 10e année n° 2 (Mars 1912) p. 104

remplacées, et de nouveaux costumes avaient été achetés !

Malgré tout, la saison lyrique 1911-1912 avait été riche en représentations, à ce qu'il semble : 36 oeuvres avaient été données, en 170 représentations, dont 3 créations ; Massenet et Gounod, à eux deux, avaient eu 61 représentations ; tout cela sous la direction d'Henri Valcourt, si contestée. Et il n'est que de lire⁽¹⁵⁾ la description d'une sortie des artistes, où ceux-ci sont assaillis par de fervents admirateurs, pour se persuader que le public lyonnais aimait son Grand Théâtre. Celui-ci le lui rendait bien, puisque son orchestre avait demandé à faire des concerts populaires, avec conférenciers, dans les parcs ou dans les salles, concerts publics et gratuits. Ce même orchestre se déplaça pour se produire à Genève, sous la direction de G.M. Witkowski, et y faire entendre César Franck, Vincent d'Indy, Edouard Lalo.

A part ces deux grands pôles d'attraction, les sociétés de musique étaient peu nombreuses, et n'avaient pas toujours une vie très longue : l'une d'elles, la "Société de Quartettistes" venait de mourir en 1908, faute d'abonnés. Une autre société d'amateurs fut créée en 1911 par F. Bosson, nommée "L'Accord symphonique". Peut-être faut-il voir là une des conséquences du peu d'aide - même morale - que la municipalité apportait aux manifestations musicales. Un conseiller municipal, M. Richerand, qui, paraît-il, n'aimait pas la musique, aurait préféré attribuer au restaurant des mères - nourrices le montant du traitement éventuel d'un professeur d'histoire de la musique au Conservatoire, et pour la même oeuvre, instituer un prix d'entrée aux Mercredis du Conservatoire, gratuits jusque-là ! Loin de nous l'idée de retirer des subventions à une oeuvre aussi méritante, mais peut-être aurait-il pu concilier le social et le musical... Heureusement il n'a pas été suivi. Il ne faut pas oublier de rappeler aussi la société que Vallas avait fondée en 1905, pour faire le pendant de la Société des Grands Concerts de Witkowski : les "Petits Concerts" consacrés surtout, nous l'avons vu, à la musique française, sous forme de récitals et de musique de chambre.

...

(15) R.F.M. 11e année n° 4 (1912) p. 157

Mettons un peu à part, car ce n'est pas à proprement parler une société, le Conservatoire, qui paraissait avoir une activité importante, et qui se développe surtout à cette époque. Fondé en 1872 par Mangin, qui en fut le premier directeur, dès 1874 il était reconnu par l'Etat comme une succursale de celui de Paris, et recevait à ce titre une subvention. Il avait déjà 700 élèves en 1881. De 1912 à 1922, il est dirigé par un compositeur lyonnais, Augustin Savard ; lui succéderont Florent Schmitt et Witkowski. Le déménagement des locaux de la rue de l'Angile au Palais du quai de Bondy eut lieu en 1912, et le 31 Mars, comme nous le voyons dans une chronique, "eut lieu l'inauguration officielle de la Salle de concerts du Conservatoire, utilisée depuis six semaines pour le cours public d'histoire de la musique, récemment créé"(16). Cette salle, où eut lieu un concert très apprécié, contenait 900 places, et un grand orgue. Le nombre de classes se développait : classe d'ensemble vocal, d'ensemble instrumental, d'orgue, d'accompagnement de piano, de contrepont et fugue, etc... des concours (pour lesquels les droits allaient de 25 centimes à 1,50 franc) en sanctionnaient les études. Tout ceci prouve bien que la vie musicale prenait corps peu à peu.

L'activité musicale prenait réellement vie entre le mois d'Octobre et la fin du mois d'Avril ou le début du mois de Mai. En dehors de cette "saison", il n'y avait pratiquement pas de manifestation, et nous avons vu que la revue adaptait son rythme de parution à celui des concerts, la partie des chroniques provinciales étant de ce fait très réduite en été. Avant de voir quels furent les concerts donnés entre 1912 et 1914, mentionnons un évènement qui peut être significatif des efforts faits à Lyon pour développer la musique : au mois d'Avril 1912, les maisons de commerce Pierre Laffitte et Gaveau, organisèrent un concours de pianistes "Musica" ; mais hélas, la faiblesse des candidats, malgré l'indulgence du jury, ne leur permit pas de faire carrière à Paris, et la formule fut abandonnée.

...

(16) R.F.M. 10-e année n° 1 (Mars 1912) p. 177

Parmi les manifestations d'amateurs, ou les auditions à but didactique, notons que le Salon d'Automne de Lyon donna des auditions musicales et rappelons que l'inauguration de la salle des concerts du Conservatoire fut marquée par un concert où l'orchestre, composé de 60 professeurs et élèves, joua du Haydn, du Haëndel, du Schubert, du Schumann, du Fauré : un programme très classique, et qui fut très apprécié, d'autant plus que c'était là le premier exercice d'élèves fait à Lyon. Les "Mercredis du Conservatoire", c'est-à-dire les cours publics d'histoire de la musique, dont nous avons parlé plus haut, consistaient à analyser une oeuvre musicale, en alliant conférence, analyse et audition de l'oeuvre⁽¹⁷⁾. Ces séances avaient lieu le soir pour toucher un plus vaste public. La "Revue française de musique" donna elle aussi un concert, qui fut une sorte de "pot-pourri" d'oeuvres de Bartok, Kodaly, De Falla, Granados, Stravinsky, Schönberg etc..., et où parla le critique Calvocoressi.

La Société des Grands Concerts, et son chef Witkowski, donnait de fréquents concerts symphoniques. Leurs programmes étaient assez variés, et tout au long de ces deux années, tous les genres de musique furent abordés - mais diversement appréciés - L'orchestre fit naturellement entendre les grands compositeurs classiques, tels que Bach, Haydn, Beethoven, Mozart, ou romantiques comme Liszt, Mendelssohn et surtout Wagner ; mais il y eut de nombreux concerts d'oeuvres contemporaines, qui tombèrent souvent presque aussitôt dans l'oubli, comme les "Visions antiques" de Berthet ou la "Chevauchée de la Chimère" de Gaston Carraud ! Parmi les compositeurs ni classiques ni d'avant-garde, Witkowski paraissait avoir une prédilection pour Vincent d'Indy (que Vallas connaissait personnellement) dont les oeuvres reviennent souvent, et pour la "Symphonie" de César Franck, qui était, paraît-il, son cheval de bataille. Ce fut également cet orchestre qui donna les premières auditions qui eurent lieu ces années-là, et certains concerts populaires subventionnés par la Ville.

Les Petits Concerts de Vallas, se sont naturellement spécialisés dans la musique de chambre. Mais il n'y en eut pas beaucoup pendant l'hiver 1912-1913 ; Vallas en attribuait la

...

(17) Voir lettre d'A. Mariotte p. 116-117 de Février 1914

diminution à l'augmentation du coût de la vie ! Mais ces concerts avaient toujours, d'après lui, une tenue excellente ; leur répertoire avait évolué : ils donnaient surtout des auditions de sonates, tant d'auteurs classiques que d'auteurs contemporains, comme Gustave Samazeuilh, Sylvio Lazzari, Joseph Jongen. Les solistes étaient surtout des artistes de Lyon, ou vivant à Lyon : le violoniste Louis Rinuccini, le pianiste Ennemond Trillat, Mlle Tamburini, chanteuse spécialisée dans les mélodies, le violoncelliste Jean Bedetti (des Concerts Colonne) sans oublier Paule de Lestang, la femme de Léon Vallas, qui chanta des Mélodies de Fauré, Debussy, Ravel, Roussel, de compositeurs russes, auditions qui ne manquèrent pas d'être appréciées ! De nombreux interprètes qui eurent alors du succès, sont tombés dans l'oubli : les pianistes Lazare Lévy, Armand Ferté, Edouard Risler, Harold Bauer et Mlle Selva, qui était l'amie de Vincent d'Indy et enseignait le piano à la Schola Cantorum. Lorsque des artistes de passage participaient à ces concerts, il était souvent à peine fait mention d'eux, ni de leur programme, dans le compte-rendu, bien que le public leur ait fait un bon accueil : le pianiste Raoul de Koczalski, l'organiste de Saint-Eustache Joseph Bonnet, Alfred Cortot, Jacques Thibaut "le célèbre violoniste" qui "obtint naturellement son triomphe habituel"⁽¹⁸⁾ et "un virtuose encore inconnu à Lyon, M. Enesco, qui accompagna brillamment l'orchestre!"⁽¹⁹⁾ (il s'agit bien sûr de l'orchestre des Grands Concerts); et le compte-rendu s'arrête là.

La vie du Grand Théâtre fut également très active, et des comptes-rendus figurent dans presque tous les numéros de la revue, où ils sont mentionnés en premier et très développés par rapport aux autres concerts. Il n'est pas rare que dans le même numéro soient critiqués trois spectacles de l'Opéra. Le répertoire, où figurent surtout des oeuvres de Massenet, de Gounod, de Bizet, et surtout de Wagner, fait peu de place aux toutes dernières nouveautés, à l'exception de "La Péri" de Paul Dukas, dont la création date de 1912. Peu d'interprètes étaient de véritables Lyonnais, à part Mesdames Catalan, Pacary, Mlle Porte, et M. Verdier,

...

(18) R.F.M. 11e année n° 10-11 (Mars 1913) p. 460

(19) R.F.M. 12e année n° 11 (Mars 1914) p. 444

"notre ténor", qui était très applaudi. Le niveau moyen des qualités vocales paraissait assez bas, et on le reprocha à M. Beyle: "Grâce à son principe de parcimonie, il a recruté une troupe telle que la Commission théâtrale, pourtant très indulgente, a dû exiger le renvoi de sept ou huit des nouveaux pensionnaires"⁽²⁰⁾. Heureusement on vit se produire avec succès certains artistes de passage, comme Mlles Demougeot, Vallandri (de l'Opéra Comique), Raveau, Louise Janssen, Claire Croiza - amie d'Arthur Honegger, et qui influença à l'époque le style des déclamations dans les mélodies françaises - Mme Jane Bathori, M. Delmas. Par contre, d'autres chanteurs bien connus à Paris, furent critiqués à Lyon !

Outre les concerts et représentations donnés par les sociétés et le Théâtre lyonnais, le public eut l'occasion, ces années-là, de bénéficier de quelques concerts donnés par des orchestres de passage : il se produisit, en Mars 1912, un trio féminin, le Trio Bailet, pour lequel les Lyonnais ne se déplacèrent d'ailleurs pas ; le "Konzertverein", orchestre muni-chois dirigé par Ferdinand Loewe, célèbre à Munich, Vienne, Budapest, mais boudé à Lyon, Marseille, Genève, fut taxé d'exécutions "exactes et respectueuses"⁽²¹⁾. Ils donnèrent la "Symphonie en ut mineure" de Beethoven, "L'Andante religioso" de Brückner, "Till Eulenspiegel" de Strauss, "Tristan et Isolde" de Wagner ; il y eut également un concert de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris, et un de l'Orchestre Lamoureux, concerts dont nous n'avons même pas les programmes ! La Société Casadesus donna un concert de musique ancienne, qui n'éveilla pas du tout la curiosité des Lyonnais.

Quels étaient donc les goûts de ce public difficile à attirer et à satisfaire ? Après la grande période romantique et lyrique de la deuxième moitié du XIXe siècle, pendant laquelle l'influence de l'étranger fut assez forte, avec Wagner surtout, le début du XXe siècle vit une sorte de révolution du langage musical, qui devint alors plus sobre, plus

...

(20) R.F.M. 12e année n° 3 (Nov. 1913) p. 112

(21) R.F.M. 10e année n° 5 (Mai 1912) p. 288

dépouillé et plus français ; l'apogée en fut dans les années 1910-1920 ; les années 1912-1914 virent des créations de Claude Debussy ("Jeux"etc...), Paul Dukas ("La Péri"), Gabriel Fauré ("Pénélope"), Maurice Ravel ("Daphnis et Chloé"), Albert Roussel ("Le Festin de l'araignée"), Igor Stravinsky ("Le Sacre du Printemps"). Mais à côté de ces musiciens novateurs, on trouvait des descendants de l'Ecole Franckiste, qui s'était plus ou moins opposée en son temps au gigantisme wagnérien : tels que Guy Ropartz, Vincent d'Indy, Déodat de Séverac, Witkowski, Antoine Mariotte, etc...Les Lyonnais ont-ils suivi cette évolution du panorama musical, et si oui, dans quelles proportions ?

Dans le domaine de la musique de chambre, donnée surtout par les Petits Concerts, les programmes étaient très classiques, mais nous n'avons guère de détails sur eux, car les comptes-rendus en sont très succincts. On y entendait surtout des sonates de Beethoven, des quatuors ou des mélodies de Fauré, du Haëndel, du J.S. Bach, des mélodies ou des lieder de Schumann ; mais ils n'en abordèrent pas moins tous les autres "grands compositeurs", plutôt dans des oeuvres mineures et très courtes, parfois même dans des extraits. On y joua quelques contemporains, comme Henri Duparc, Gustave Samazeuilh, Serguéï Liapounov, Sylvio Lazzari, Guy Ropartz, Maurice Ravel, etc...; et bien entendu, une Sonate de Witkowski, et des Sonatines d'Antoine Mariotte, tous deux bien connus dans la vie lyonnaise.

En musique symphonique, Beethoven fut très représenté par six de ses symphonies, dont l'Héroïque, la Pastorale, la Neuvième, son Concerto pour piano et orchestre en mi bémol, et la "Messe en ré", dont nous reparlerons plus loin. Les Grands Concerts donnèrent également plusieurs oeuvres de Vincent d'Indy : "Jour d'été dans la montagne", la "Symphonie cévenole", "Istar" etc...; et naturellement le compositeur tant aimé des Lyonnais, Richard Wagner, fut également assez souvent donné en concert. Quelques Lyonnais furent joués, mais avec moins de succès : toujours Witkowski, avec ses deux Symphonies, les "Visions antiques" de Berthet, et un poème pour voix et orchestre

...

"Apparition", d'un très jeune musicien Léon Verney. On donna aussi deux premières auditions, dont l'oeuvre d'un ancien Lyonnais Hippolyte Mirande : "Mizoën", poème pour soprano et orchestre ; ce compositeur, qui fut professeur d'orgue et de composition au Conservatoire de Paris, donna de nombreuses auditions en France et à l'étranger. La création de son oeuvre laissa "une impression indécise" ; elle montrait "avec un charme peut-être trop doux-reux, des qualités musicales solides"⁽²²⁾. (Dans le même concert on entendit un Concerto pour piano de Brahms, encore inconnu à Lyon, qui n'eut aucun succès...) On donna également pour la première fois, la "Messe pour chœur et orchestre" de Caras-Latour, jeune hautboïste des Grands Concerts, qui reçut un bon accueil.

Dans le domaine de l'Opéra, nous voyons que Wagner eut, là encore, la prédominance dans les représentations, et qu'il était très aimé du public : on donna "La Walkyrie", "Siegfried", "Lohengrin", trois fois "Tristan et Isolde", "L'Or du Rhin"... Tout de suite après, en fréquence et en succès, nous avons Jules Massenet (qui mourut en 1912), mais dans un genre lyrique plus banal, plus facile, avec "Werther", donné quatre fois, "Manon", "Hérodiade", "Thaïs" etc... Viennent ensuite Charles Gounod ("Faust") George Bizet ("Carmen"), l'"Orphéo" de Glück, Meyerbeer ("Le Prophète", "L'Africaine", "Les Huguenots"). La création de "La Glü" de Gabriel Dupont, eut un succès honorable de musique jolie et facile, ainsi que celle d'un ballet de Pierre Carolus-Duran "Le Joueur de Flûte". Il faut encore mentionner qu'on put réentendre et voir "Le Vieux Roi" de Mariotte, qui avait été créé à Lyon en 1911 ; celui-ci était plutôt un musicien de théâtre ; d'abord enseigne de vaisseau, puis élève de Vincent d'Indy à la Schola Cantorum, il fut à partir de 1902 professeur de la classe de piano du Conservatoire de Lyon. D'après les lettres qu'il écrivit à Léon Vallas, on imagine qu'une grande amitié les unissait, et que Mariotte faisait véritablement partie de la vie lyonnaise.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de ces programmes ? Il serait vain de nier que tout ce qui était

...

(22) R.F.M. 11e année n° 9 (Fév. 1913) p. 399

musique de chambre, récitals, n'était pas très en faveur ; nous n'avons relevé que 30 séances de ce genre, alors qu'il y eut 42 concerts symphoniques, et 43 Opéras, opéras comiques ou drames lyriques donnés pendant ces deux années. La proportion de musique lyrique est assez importante par rapport à la production musicale dans son ensemble. La saison de l'hiver 1912-1913 fut plus riche que celle de 1913-1914, mais la guerre approchait, et d'ailleurs la revue cessa de paraître en Mai 1914. Toutefois la disproportion entre les deux saisons est moins marquée dans les domaines de la musique symphonique et de la musique de chambre, dont le rythme s'est maintenu pendant l'hiver 1913-1914. Les quatre compositeurs les plus joués, sont - dans l'ordre de ce "hit-parade" un peu artificiel, mais significatif - Wagner, Beethoven, Massenet et d'Indy.

D'où nous pouvons déduire que le public lyonnais aimait les oeuvres assez fortes et descriptives, allant parfois jusqu'à la lourdeur. A propos de la "Symphonie domestique" de Richard Strauss, la revue commente la réaction du public lyonnais : "ce grand ouvrage...a enthousiasmé nos calmes compatriotes. Peut-être ceux-ci furent-ils séduits par la vie, la fantaisie, la couleur de l'oeuvre...A Lyon, la masse des amateurs en est restée à Wagner : elle se plaît aux jeux des leit-motifs [sic] et elle se réjouit des orchestrations compactes : c'est pourquoi Franck est très goûté, d'Indy inégalement apprécié, et Debussy généralement méprisé"⁽²³⁾. Ce public aime donc ce qui est lyrique et direct comme Massenet, ou simple et vivant comme Franck. Une autre critique, citant une satire des musiciens et bourgeois lyonnais d'Henry Béraud, infirme et confirme tout à la fois ce jugement : les Lyonnais "présent la musique sous réserve qu'elle soit de provenance teutonnes, philosophique et sans allégresse"⁽²⁴⁾ Ils n'aiment pas les musiques ténues et murmurantes, comme les "Rondes de Printemps" de Debussy, ou Chopin, jugé trop fade et démodé ! Ce sont gens calmes, graves et austères, peu portés sur l'abstraction et le rêve.

Nous pouvons également caractériser ce public en lisant

...

(23) R.F.M. 11e année n° 9 (Fév. 1913) p. 397

(24) R.F.M. 11e année n° 10-11 (Mars 1913) p. 461

notamment l'article d'un critique marseillais, M. Selon, venu entendre "Boris Godounov" à Lyon :... "le public lyonnais a une éducation musicale plus avancée que la nôtre"⁽²⁵⁾, ce qui est confirmé par Maurice Reuchsel⁽²⁶⁾ : "le goût du public lyonnais... est devenu difficile à satisfaire ; il ne saurait se contenter d'auditions imparfaites." Il lui reconnaît aussi une passion sans borne pour l'art lyrique. Mais il n'est pas exempt d'un certain snobisme, en ne venant à un concert dont le programme l'attire peu, que parce que le prix des places en est élevé, et qui plus est, sans y manifester son ennui ! Cela vient aussi d'une forme d'orgueil, qui se transforme souvent en chauvinisme, et même en une sorte d'ostracisme à l'égard de tout ce qui n'est pas lyonnais. Il n'a aucune prétention à l'éclectisme, mais ce qu'il soutient (surtout si c'est une production locale...), il le soutient avec énergie : "Les Lyonnais tiennent à leur théâtre; ils veulent qu'il soit un des premiers de France..."⁽²⁷⁾. Les artistes de passage, surtout parisiens, ne trouvent qu'un accueil tiède, même, et surtout, dirons-nous, s'ils sont connus partout ailleurs !

(25) R.F.M. 11e année n° 9 (Fév. 1913) p. 394

(26) REUCHSEL (M.) : La Musique à Lyon...p. 82-83

(27) R.F.M. 11e année n° 9 (Fév. 1913) p. 395

TROISIEME PARTIE

Etude de quelques articles

Tout ceci se reflète dans les différents articles de la "Revue française de musique" émanant de Léon Vallas et de ses différents collaborateurs ; on y trouve tout d'abord des articles généraux, signés, comme "De la critique musicale" par Calvocoressi, ou "L'éducation des maîtres" de René Rivière ; ou quelques pages sur des musiciens : "Isaac Albeniz (1860-1909)" par J. Saint-Jean, "La deuxième symphonie de G.M. Witkowski" par E. Goblot, "Le crépuscule d'un romantique"(Berlioz) d'Adolphe Boschot. Puis trois ou quatre pages sont consacrées à la publication d'oeuvres nouvelles : "Jardin d'Amour" d'Emile Vuillermoz, "Poème de pitié" d'Antoine Mariotte", "Intermezzo" de Déodat de Séverac, etc...Viennent ensuite les chroniques, pas toujours régulières, plus ou moins développées : chronique parisienne, lyonnaise, de Marseille, de Monte-Carlo, du Languedoc, de Bordeaux, chroniques bretonne, normande (ces dernières moins fréquentes). Elles sont toutes signées, sauf les chroniques lyonnaises, qui sont presque toujours dues à Vallas. Elles contiennent les comptes-rendus de concerts. Ensuite quelques pages d'échos de toutes sortes : Maurice Ravel critique musical, Oeuvres inconnues de Verdi, le Droit du critique, des avis de retraites, des éloges funèbres, l'avenir du théâtre, etc... Enfin, une ou deux pages de bibliographie musicale.

Les articles de fond sont parfois des extraits de livres ou d'articles déjà parus : comme par exemple "Le Crépuscule d'un romantique" qui n'est autre qu'un extrait d'un volume qu'Adolphe Boschot, biographe de Berlioz, avait écrit sur le musicien. Il peut s'agir également de rubriques spécialement écrites pour la revue : William Ritter a écrit un article particulièrement vivant et frappant, "Notes d'Allemagne", sur un "Pèlerinage à la 9ème Symphonie et à la tombe de Gustave Mahler" (23 Juin 1912 à Vienne). L'article reflète un tel enthousiasme

...

siasme chaleureux, traduit une telle ferveur, une telle admiration pour le compositeur, que l'émotion se communique au lecteur ; nous verrons que tous les articles de la revue n'ont pas cette chaleur humaine : "Je veux être à Mahler comme jadis, à chaque nouvelle oeuvre, sans préparation autre aucune, que mes tumultueuses espérances et mes ambitions démesurées."⁽²⁸⁾ Tout autre est le ton de la chronique parisienne de Félix Gaiffe : ce sont souvent des critiques, mais celles-ci sont encore modérées, allégées par un compliment: "Mlle Vera Bianca, cantatrice à qui il ne manque ni l'autorité, ni l'intelligence, ni le sentiment, mais dont le timbre n'est pas pourvu de cette rondeur et de ce charme que réclament nos oreilles latines..."⁽²⁹⁾; les mots ne sont jamais insultants, mais simplement parfois blessants par leur tiédeur ; ces chroniques parisiennes, sans être indulgentes, savent reconnaître les bonnes interprétations.

Il en est de même dans les articles du critique Michel Dimitri Calvocoressi, qui devint le co-rédacteur en chef de la revue à partir du 1er Janvier 1914, et y écrivit surtout des chroniques étrangères ; dès 1903 d'ailleurs, Vallas lui demandait des articles pour sa revue. Ce musicographe fit de nombreux travaux sur des musiciens modernes, et collabora à plusieurs revues françaises et étrangères (Le Courrier musical, le Musical times, le New-Music review, Die Musik etc...). Il traduisit des textes musicaux, et surtout ce fut lui qui fit "découvrir" la musique russe, et qui contribua au succès de Moussorgsky ; tout l'intéressait, et il fut très connu sur le plan international. Ses articles sont écrits dans un style assez recherché, orné de citations, et qui traduit enthousiasme, chaleur et indulgence : "Discutons en toute liberté : la musique ne s'en portera pas plus mal". Il déplore bien sûr l'absence de musique russe, comme Scriabine, Liapounov, ou d'oeuvres modernes, comme celles d'Arnold Schönberg. Mais il n'est jamais autoritaire et didactique dans ses jugements : "...n'ayant pas l'outrecuidance de penser que mes opinions sont les bonnes..."⁽³⁰⁾

...

(28) R.F.M. 10e année n° 7 (Juil. 1912) p. 373

(29) R.F.M. 10e année n° 4 (Avril 1912) p. 228

(30) R.F.M. 12e année n° 10 (Mars 1914) p. 379

Nous arrivons, avec les chroniques lyonnaises, signées ou tout au moins écrites par Léon Vallas, dans une atmosphère toute différente. Ces articles trahissent la personnalité de leur auteur, beaucoup plus qu'ils ne font un compte-rendu exact d'un concert. Rappelons que Vallas avait peu de culture musicale, et qu'il se faisait souvent aider par sa femme. Mais le style agressif et sec lui est tout personnel, comme nous pouvons le voir dans quelques-unes de ses chroniques. Dans l'une nous trouvons trace d'un anti-germanisme, peut-être excusable à la veille de la guerre de 1914-1918, mais difficilement défendable dans le domaine musical. Il s'agit ici de l'interprétation du Konzertverein munichois : celle-ci "pèche par excès de lourdeur et d'impassibilité", elle est "d'une déconcertante frigidité"⁽³¹⁾ et le reste de l'article est dans ce ton. Vallas a également signé quelques chroniques parisiennes, qui lui ont donné l'occasion de montrer son fervent provincialisme, son "chauvinisme", pouvons-nous dire : à propos de la représentation de "Salomé" de Richard Strauss à l'Opéra de Paris, il écrivit un article où il nous montre à la fois son style excessif, imagé, mais peu précis au point de vue musical, et ...l'estime où il tient les spectacles parisiens ! :..."la confrontation paradoxale d'une actrice impétueuse et d'un charmant orchestre, interprétant de concert une mauvaise pièce et une partition magnifique, tout cela constitue un spectacle tout à fait parisien, et, d'ailleurs, très séduisant"⁽³²⁾ Le style peut devenir encore plus méchant, les critiques sortant alors du domaine musical : "Une vacillante deuxième dugazon, peut-être parce que les lauriers du bal des étudiants avaient consacré sa beauté, était chargée de représenter Freia l'éternellement jeune."⁽³³⁾ Un autre trait particulier à Vallas est son manque d'objectivité : lorsqu'il s'agit de rendre compte d'un concert donné par Witkowski et son orchestre lyonnais, le ton devient tout de suite plus laudatif : "...la Symphonie cévenole... fut véritablement enlevée avec ardeur, avec feu, avec enthous-

...

(31) R.F.M. 10e année n° 5 (Mai 1912) p. 288

(32) R.F.M. 11e année n° 1/2 (Nov. 1912) p. 33

(33) R.F.M. 11e année n° 13 (Mai 1913) p. 570

siasme : réalisation magnifique."⁽³⁴⁾ Les chœurs lyonnais sont ailleurs jugés avec indulgence, faibles mais pleins de bonne volonté ! Et lorsqu'il critique une oeuvre du presque Lyonnais Mariotte, le ton se fait plus mesuré. Bien entendu, les concerts donnés par sa femme ont toujours de très bonnes critiques, mais il faut reconnaître que William Ritter décernait aussi des louanges à Paule de Lestang pour une de ses auditions parisiennes.

Vallas avait également une habitude pour le moins peu courante : il démontait et critiquait les oeuvres de compositeurs classiques et vénérés. Il n'est que de prendre pour exemple l'article qu'il fit sur la Messe en ré de Beethoven,⁽³⁵⁾ article qui suscita de nombreuses réactions contradictoires. Vallas y démontre, dans un style violent, que cette Messe est mal écrite pour les voix, qu'elle est incohérente, etc...: "Ecoutez, dans le Gloria, la phrase initiale si spontanément orphéonique...la fugue tapageuse...; dans le Credo, les enfantillages pittoresques...une oeuvre hybride, essentiellement dramatique et parfois très extérieure...De l'ensemble de cet ouvrage ambitieux, se dégage surtout une impression d'orgueil immense...!Par contre l'interprétation de Witkowski et des chœurs est fort appréciée : "Les chœurs, malgré les voix défectueuses des ténors et des basses...se montrèrent vigoureux et expressifs... dominés par la volonté et l'ardeur de leur chef." Cet article suscita de nombreuses réactions tant à Paris qu'en province. Certains furent de son avis, Jean Marnold, dont il cite un article paru dans le "Mercur musical" du 1er Mai 1911, critiquant la facture de la Messe, Hippolyte Mirande, Edouard Perrin; mais d'autres le critiquèrent, comme la revue "Les Tablettes de la Schola" où il fut traité de "critique courtisan piqué de la tarentule officielle." Vallas signa un article un peu plus tard,⁽³⁶⁾ intitulé "Autour de la Messe en ré" pour défendre sa revue, en s'y associant, mais sans préciser qu'il était lui-même l'auteur de cet article controversé !

Mais le plus extraordinaire, c'est que onze ans plus

...

(34) R.F.M. 12e année n° 3 (Nov. 1913) p. 115

(35) R.F.M. 10e année n° 1 (Mars 1912) p. 173 à 175

(36) R.F.M. 10e année n° 6 (Juin 1912) p. 313 à 317

tard, en Février 1923, dans sa revue devenue alors "Nouvelle Revue musicale" il écrivit un nouvel article, toujours sans le signer - mais nous avons pu voir cet article annoté de sa main "mon article sur la Messe en ré" - où il reprend encore plus violemment ses critiques initiales : cette Messe est "fort mal écrite pour les voix.." ce qui demande un tel effort de la part des choristes que le lendemain, ils sont "enroués, détimbrés, semblant souffrir d'une sérieuse laryngite" ! De plus, il se cite presque textuellement : "un critique [sic] osa souligner les défauts énormes de cette vaste composition qui, selon le fâcheux esprit des messes traditionnelles et des motets d'apparat du XVIIIe siècle, massacre la prose sacrée, traduit le texte latin en un puéril mot à mot musical sans souci des contre-sens généraux éclos ainsi à chaque ligne et des incohérences symphoniques qui en résultent." Il note également, en le déplorant, que beaucoup d'ouvrages français inconnus "dorment sur les rayons des bibliothèques." Et il ne manque pas d'admirer les choeurs et leur chef Witkowski...; il feint de se soumettre au jugement du public qui admire cette Messe. Ce nouvel article suscita une vive réaction de la part de Vincent d'Indy⁽³⁷⁾ qui, ignorant que Vallas en était l'auteur, lui écrivit pour y répondre point par point, et pour lui reprocher de s'entourer de collaborateurs "à l'esprit obtus et combien arriéré," et de publier dans sa revue "de pareilles insanités..." Le ton de la lettre est très mordant et ironique ; d'Indy y demande également que cette "rectification" soit publiée. De tout cela, que conclure ? Tout d'abord que Vallas était très sûr de ses jugements et de son goût, puisque onze ans après, malgré de nombreuses réactions défavorables, il reprenait son article sans le modifier ; mais il y mettait une certaine hypocrisie, car il n'avouait toujours pas en être l'auteur ; on y retrouve également son chauvinisme, sa volonté de mettre en valeur les musiciens lyonnais, et son désir de défendre à tout prix la musique française, quelle qu'elle soit, puisque d'Indy, parlant des "endormis sur les rayons des bibliothèques", disait encore : "Croyez-moi...ne les réveillons pas !"

...

(37) Lettre inédite du 11 Mai 1923

C O N C L U S I O N



Après cette étude, trop succincte à notre goût, de la "Revue française de musique", une conclusion s'impose : la partie proprement lyonnaise est entièrement dominée par la personnalité de son directeur et rédacteur en chef Léon Vallas ; personnalité à multiples facettes qui, si on peut la critiquer, ne pouvait pourtant être taxée de courtisanerie, car Vallas tenait beaucoup à son indépendance. La revue avait un retentissement important, puisque nous avons vu que les musiciens parisiens redoutaient son jugement. Si le public lyonnais se reflète fidèlement dans cette revue - ce public cultivé, orgueilleux de sa ville, attaché aux musiques traditionnelles, mais hostile à tout ce qui vient de l'extérieur, ainsi qu'aux innovations - faut-il souhaiter qu'il ait changé ? Nous doutons de sa transformation, après avoir vu ses réactions actuelles ; pourtant, maintenant, de nombreux artistes connus viennent se faire entendre à Lyon (Alexis Weissenberg, Mtislav Rostropovitch...) et déplacent les foules. L'Opéra a toujours la même importance (dix spectacles en 1974-1975 contre dix concerts), et fait une large place aux compositeurs du XXe siècle : mais les innovations par trop "excentriques" ne sont pas appréciées, et parfois sifflées. Le snobisme, pensons-nous, existe toujours : cela se fait d'avoir un abonnement à l'Auditorium, mais de nombreux sièges y sont vides... Beaucoup de concerts sont donnés à Lyon et dans les environs. Mais où peut-on en trouver les comptes-rendus ?... la critique musicale n'existe hélas plus à Lyon : ce sont les critiques parisiens qui se déplacent ! Et aucun compositeur, non plus, ne s'est révélé dans cette ville, ce qui satisferait pourtant une population ayant trop tendance à vivre en autarcie ; ont-ils toujours les mêmes traits qu'à la fin du XIXe siècle, et manquent-ils des "aspirations idéalistes nécessaires à la création musicale" ?⁽³⁸⁾ Quoi qu'il en soit, il

...

(38) REUCHSEL (M.) : La Musique à Lyon...p. 105

est dommage qu'il ne paraisse plus de revue de critique musicale à Lyon. Mais le métier de critique, comme l'a si bien défini Calvocoressi (pensait-il à Vallas ?) est difficile : " Il faut d'abord du goût musical et de la culture musicale, puis une technique d'écrivain, et enfin l'expérience de l'art spécial qu'est la critique. Le goût musical peut se développer, mais non s'acquérir ; la culture musicale s'acquiert de même que dans une large mesure l'art d'écrire ; le talent de critiquer devrait pouvoir s'acquérir aussi, ou du moins se développer!"⁽³⁹⁾

La place est libre à Lyon pour une bonne revue musicale, témoignant, comme celle de Vallas l'a fait, des efforts faits pour diffuser plus largement la musique, et pour donner à tous la possibilité de l'entendre et de l'aimer. Il ne nous reste qu'à espérer !

(39) R.F.M. 11e année n° 8 (Fév. 1913) p. 318

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- REUCHSEL (Maurice), La Musique à Lyon (aperçu historique).
Lyon, Impr. Legendre et Cie, 1903.
- Lettres autographes adressées à Léon VALLAS

OUVRAGES DE REFERENCE

- Histoire de la musique. Sous la dir. de Roland Manuel. Paris,
Gallimard, 1960-1963. 2 vol. (Encyclopédie de la Pléiade)
(II. Du XVIIIe siècle à nos jours.)
- Encyclopédie de la musique, ~~Sous~~ la dir. de F. Michel...Paris,
Fasquelle, 1958-1961. 3 vol.
- Larousse de la musique. Sous la dir. de N. Dufourcq...Paris,
Larousse, 1957. 2 vol.
- Die Musik in Geschichte und Gegenwart...Hrsg von F. Blume.
Kassel, Bärenreiterverl., 1949 →

